



Grundtvig 2

Société Civile Auvillaraise de Contacts Franco-Allemands (SFA)

Catharisme et Kabbale

Daniel BENLOLO, SFA

Introduction

Au 12^{ème} et 13^{ème} siècle une religion nouvelle, le Catharisme, s'implante dans tout le sud de la France. Ce Christianisme différent est perçu comme une menace insupportable par le pape Innocent III (1198 – 1216), son clergé et ses successeurs. Une guerre « sainte » d'une violence rarement égalée, alliant principalement barons français et papauté, est lancée de 1209 à 1229 contre les pays de langue d'Oc. Cette croisade contre les Albigeois, dont les péripéties militaires se poursuivent en fait jusqu'en 1244 (chute de Montségur), et même 1255 (prise de Quéribus), aura pour conséquences directes le rattachement à la couronne capétienne d'une grande partie du midi, ainsi que l'extinction quasi définitive d'une civilisation aux aspects originaux. Après 1229, et pendant plus d'un siècle, les bûchers de l'inquisition catholique parachèveront l'éradication de « l'hérésie » jusqu'à sa totale disparition. Le voile de silence qui a enveloppé ces événements pendant des siècles s'est déchiré depuis peu. Il laisse entrevoir, au-delà même de l'épopée tragique, un drame humain et religieux propre à bouleverser nombre de partis pris historiques, à susciter la réflexion et à enrichir la spiritualité de chacun.

1 *Le cadre religieux et social*

L'homme du Moyen âge occidental, qu'il prie, qu'il combatte, qu'il travaille, perçoit le monde qui l'entoure en termes spécifiquement religieux. La quasi-totalité de ses références sont chrétiennes. Son univers mental ne peut y échapper. Toute sa vie sociale et privée est centrée sur son salut et autour d'un thème récurrent : Dieu. Dès les premières années du 11^{ème} siècle (1010 – 1020), et tout au long de la période qui nous intéresse, se manifeste chez de nombreux clercs et laïcs, une angoisse existentielle très réelle. Beaucoup ont le sentiment d'avoir « perdu » Dieu, ou qu'il se soit détourné de sa création. L'An Mil est passé. On attendait le retour du Messie dans sa gloire. Dieu ne s'est pas manifesté. L'homme pense qu'il doit renouer les liens rompus avec Dieu. Pour retrouver la divinité, une démarche intérieure et un retour à la pureté des origines lui paraissent nécessaires. Un peu partout en Europe, un vent de contestation, à la fois d'origine sociale et religieuse, souffle sur l'Occident chrétien. Face aux famines, aux épidémies et à la misère quotidienne, perçues comme châtiments divins, le clergé catholique dont la fonction est précisément de « relier » Dieu à sa créature, est rapidement désigné comme bouc émissaire.

Le rôle d'intermédiaire du prêtre est remis en question, d'autant plus facilement que la hiérarchie ecclésiastique se préoccupe alors davantage de conserver ses prérogatives et de collecter ses impôts, que de vivre les exigences de pauvreté et de charité des Evangiles dont elle se réclame.

La papauté, consciente de la nécessité de réformer son clergé et d'un approfondissement de la foi, tente de canaliser cette « révolte » et encourage le mouvement monastique que guident des hommes de haute spiritualité. Rome, malgré ses efforts, malgré l'humilité authentique de ses moines, ne peut empêcher un violent anticléricalisme de se manifester. Dans bien des endroits, des prêtres sont molestés, raillés, des crucifix brûlés, des églises saccagées, car, on l'aura compris, du rejet du prêtre à la remise en cause de son message, le pas a vite été franchi. Contre un clergé devenu odieux dans bien des cas, des hommes de foi s'élèvent, explorent ou redécouvrent, hors des chemins balisés du Catholicisme, des voies différentes de salut et professent ouvertement, dès le début du 11^{ème} siècle, des doctrines contestant les dogmes de l'Eglise et même le rejet de la croix.

Ce rejet est capital. La croix est l'instrument de supplice sur lequel l'envoyé de Dieu a été humilié : « Adorerais-tu la corde qui a pendu ton père ? », diront les cathares. La menace est sérieuse, d'autant que ces courants, se réclamant des Evangiles qu'ils ont traduits en langue vulgaire, attirent les foules et ne voient plus en l'Eglise catholique la digne héritière du message d'Amour et de Charité des Apôtres. Si pendant un temps, l'Eglise prête une oreille assez complaisante à certains de ces mouvements et parvient même à distinguer, selon ses propres critères, entre pensées « orthodoxes » et « non orthodoxes », très vite, devant l'ampleur du phénomène et la multiplicité de ses formes, elle les déclare « hérétiques » et les persécute à ce titre. (Des bûchers s'allument, épars encore, tout au long des 11^{ème} et 12^{ème} siècles, en France, en Allemagne, en Italie...).

Il est clair que l'Eglise se sent menacée. Elle considère comme intolérable que des personnes non dûment autorisées traduisent la Bible et usurpent à ses prêtres le monopole de l'interprétation des Saintes Ecritures. L'interdiction pour les laïcs de posséder l'Ancien et le Nouveau Testament, ainsi que la défense formelle de leur traduction en langue vulgaire, sont clairement stipulées à l'article 14 du concile de Toulouse de 1229. Il est vrai qu'à cette date, en maints endroits, le Catharisme avait supplanté, du moins dans les cœurs, le Catholicisme romain et trouvait dans les Evangiles mêmes les justifications de sa doctrine.

2 La religion cathare

Le Catharisme est le plus important des mouvements contestataires qui se développèrent dans la seconde moitié du 12^{ème} siècle et connut une large audience auprès de la population languedocienne. Pourtant, il ne se limita pas à la seule France du Sud. Du 11^{ème} au 12^{ème} siècle, il est présent un peu partout en Europe. D'importants foyers existent en Allemagne, dans les Flandres, en Italie septentrionale et centrale, en Pays de Loire et en Champagne. Si l'on tient compte des Eglises bogomiles de Bulgarie ou de Bosnie, avec lesquelles les liens doctrinaux sont très étroits, c'est de l'Angleterre à l'Asie Mineure (Turquie actuelle) qu'il convient d'étendre la présence et l'influence de ceux qu'aujourd'hui nous appelons de façon générique les cathares. L'Eglise les désigne souvent sous les vocables plus généraux d'ariens, de manichéens... ou tout simplement d'hérétiques. Partout, elle les persécutera. Pourtant, seul le Languedoc connaît une guerre « sainte » d'une telle ampleur (une autre croisade en Bosnie échoua ; le Catharisme y disparut au 15^{ème} siècle). Plusieurs questions se posent. Pourquoi cette croisade anti-cathares de l'Eglise catholique, et précisément en ces régions ? Pourquoi un tel acharnement, une telle résistance ? Le simple survol de la doctrine des cathares va nous fournir d'intéressants éléments de réponse.

Nous connaissons la doctrine et la liturgie cathares grâce à quelques originaux ; grâce aussi à des traités catholiques dans lesquels sont exposées, puis réfutées, leurs croyances, et grâce enfin aux très nombreuses minutes des procès de l'Inquisition (plusieurs milliers) où se découvre une foi vivante, vécue au quotidien. Leur étude montre que les cathares sont des chrétiens avant tout. Ils se réclament du Christ et des Evangiles (principalement celui de Saint Jean). Mais leur conception même de Dieu, leur vision du Christ et leur approche des textes, les éloignent fort du Catholicisme romain.

Le Catharisme se présente comme une religion initiatique. Le cathare entreprend sa propre démarche spirituelle. Grâce à la stricte application des préceptes des Evangiles (paix, justice, charité...), il parviendra à arracher son âme de sa prison de chair. Dans cette approche du divin, Dieu ne « descend » plus sur l'homme pour le sauver par sa souffrance, comme dans le catholicisme ; par une profonde prise de conscience et une recherche constante des voies du salut, c'est au cathare de « s'élever » vers Dieu. En d'autres termes, virtuellement, potentiellement, l'homme est Christ (Jean, XIV) à lui de vouloir le devenir. Plus d'êtres passifs, angoissés et implorant une grâce extérieure et salvatrice venue « d'en haut » mais des êtres « libérés » s'élevant vers la divinité par un effort incessant, uniques artisans de leur propre salut. L'Eglise des cathares est purement spirituelle. Pas de culte, pas de temple ni d'église. Les cérémonies, simples, publiques, se déroulent dans les « Maisons » (sortes de séminaires et ateliers d'artisanat), chez « l'habitant » ou simplement en pleine nature. Mais l'ampleur de la résistance durant et après la croisade, les moyens mis en œuvre pour abattre « l'hérésie », sont là pour nous indiquer que la seule doctrine cathare n'explique pas tout.

3 La société languedocienne

C'est un fait désormais généralement admis que les habitants du sud de la France actuelle ont fait preuve, de tout temps, et font preuve encore aujourd'hui, d'un esprit de tolérance plus souple et plus large que dans le nord. Une notion inconnue en France du Nord influence alors les comportements sociaux : le *paratge*. Selon cette idée, des personnes de classes sociales différentes peuvent posséder un honneur et une dignité comparables. Il ne s'agit pas encore d'égalité de droit, mais de respect de la personne, d'une « égalité d'âmes ». D'ailleurs, le servage n'existe pas en Languedoc. Même « attaché » à sa terre, le paysan peut accéder à la propriété. Le bourgeois, lui, peut devenir chevalier.

La femme a droit de commercer, et son avis, exprimé en public, est pris en compte. Considérées, reconnues par le Catharisme à l'égal de l'homme, elles seront parmi ses plus fidèles partisans et défenseurs. En effet, si la haute noblesse occitane est restée catholique soit par conviction, soit par prudence, rare le comte, le vicomte ou le simple seigneur sans une mère, une épouse, une sœur, gagnée à « l'hérésie ». La bourgeoisie, riche de son commerce en Méditerranée s'affranchit de la tutelle de l'abbé ou du seigneur et défend jalousement ses prérogatives politiques, financières et commerciales. Les consuls toulousains (les capitouls), élus à la fois par la petite noblesse et les bourgeois, administrent la cité et veillent sur leurs libertés.

Liberté politique donc, liberté des hommes, liberté des esprits aussi. Avec navires et caravanes circulent les idées. Elles sont accueillies avec tolérance, curiosité, intérêt même ; chrétiens, musulmans et juifs vivent en harmonie certaine. Dans ce climat de liberté, le Catharisme trouve des conditions favorables à son épanouissement et, parallèlement, on fait appel aux exégètes juifs pour la traduction de la Bible. Avant la croisade contre le Sud, les juifs pouvaient vivre dignement dans nos régions. Ils jouissaient même d'une estime et d'une considération qui leur permit d'accéder à des charges honorables ; malgré les interdits de l'Eglise, certains enseignaient aux côtés des chrétiens et des musulmans à la faculté de Toulouse.

Ce n'est que vers 1240 que les attaques contre les juifs s'accroissent (en 1239, Saint Louis fera saisir tous les ouvrages des synagogues ; en 1269, il obligera la population juive à porter un signe distinctif d'infamie : la *rouelle*). Pour l'instant, dans le Languedoc d'avant la croisade, outre les fonctions traditionnelles de la banque, certains juifs occupent des postes à responsabilités. La plupart des charges (viguiers, chapelains, juges etc.) étaient souvent héréditaires. Les comtes, dont Raymond V le très catholique, confièrent certaines d'entre elles à des juifs. A Saint-Gilles en 1170 c'était le prince juif Abba-Mari qui remplissait les fonctions de Bayle. Il était donc peut être à la fois juge et collecteur d'impôts. En 1203, le Bayle du Vicomte de Béziers est juif et en 1209 lorsque Trencavel se retire de la ville, avant l'arrivée des croisés, il emmène avec lui tous les juifs qui avaient tout à redouter de l'antisémitisme de l'Eglise et des barons du Nord.

4 Relations entre chrétiens, juifs et musulmans

Des preuves existent des bonnes relations qui unissaient les juifs et leurs voisins de toutes religions dans le Sud et tout autour du bassin méditerranéen comme le montrent les documents de la genizah du Caire étudiés par Schlomo Dov Goitein (1900-1985). Une genizah est un lieu où l'on déposait à l'origine les livres religieux qu'on ne pouvait plus utiliser ; plus tard, on y conserva aussi des ouvrages ou des documents religieux de tout ordre. Le dépôt de la genizah égyptienne découverte en 1890 contenait des documents à partir du 11^{ème} siècle sans interruption jusqu'à la date de mise au jour. Toute une documentation concernant des familles juives, musulmanes et chrétiennes de plusieurs siècles, habitant principalement le bassin méditerranéen, apparaît dans les cinq volumes qui composent l'œuvre de Goitein. Ses recherches ont commencé dans les années 1960 et se sont continuées quasiment jusqu'à sa mort en 1985.

La population dont font état ces documents est surtout urbaine ; connexions et liaisons de famille ou de commerce mènent le lecteur de Samarkand à Séville en passant par Venise, Pise, Gênes, Narbonne et Marseille. Le fait que la genizah découverte ait été celle d'une synagogue conditionne d'une certaine manière la recherche puisqu'une grande quantité de documents concerne la vie des juifs en Méditerranée, mais cela permet en même temps de découvrir les liens qui les unissaient aux familles chrétiennes et musulmanes. Le rapport entre les trois religions, des conversions d'une foi à l'autre se pose ici de manière frappante. Goitein remarque :

« Le témoignage massif et fiable des documents de la genizah prouve que les rapports entre musulmans, chrétiens et juifs étaient très étroits, à un degré très supérieur à ce qu'on aurait pu conclure des documents littéraires ».

Un exemple : les sources littéraires font référence à l'obligation des juifs et des chrétiens de porter une ceinture ou un chapeau qui pourrait les distinguer comme étant non musulmans. Or Goitein souligne clairement que dans aucun document concernant les vêtements et décrivant leurs couleurs, les étoffes ou des objets d'emploi courant, il n'a trouvé une référence quelconque aux signes distinctifs qu'il aurait fallu porter en tant que non musulman. Qui plus est, il mentionne des situations au tribunal où les témoins ont tenu à déclarer leur confusion à l'égard de la religion des personnes inculpées, preuve évidente que leurs croyances n'étaient pas manifestées par des signes extérieurs.

Dans une société à ce point mêlée, les conversions ne pouvaient pas ne pas exister : elles se produisaient dans tous les sens, affirme Goitein ; néanmoins, la plus fréquente était celle des chrétiens au Judaïsme ; d'ailleurs Maïmonide (né à Cordoue en 1138 et mort en Egypte en 1204) encourage dans ses lettres l'activité missionnaire chez les chrétiens et non pas chez les musulmans, et cela pour des raisons purement théologiques puisque les chrétiens, dit-il, acceptaient déjà l'autorité de l'Ancien Testament.

Les conversions forcées sont interdites en Islam, qui réserve une place aux non musulmans, auxquels on laisse la liberté de pratiquer leur religion. Toutefois remarque Goitein, la conversion du Christianisme au Judaïsme, ou le contraire, était interdite par la loi islamique. L'un des documents les plus frappants de la genizah est celui qui fournit des renseignements autobiographiques d'un ecclésiastique, Johannes Obadiah, né en Lucanie à la fin du 11^{ème} siècle, fils d'un aristocrate, qui décrit en hébreu comment il s'est converti au Judaïsme, les difficultés qu'il rencontra dans son pays et ses voyages à travers les différentes communautés juives de l'islam. La conversion d'Obadiah, conséquence sans doute d'une crise spirituelle, se produisit à la suite, paraît-il, de la conversion au Judaïsme de Titus Andréas, l'archevêque de Bari, l'un des plus importants centres du Judaïsme en Apulie. Un autre document mentionne la conversion d'un ecclésiastique qui parvint même à se circoncire et à observer le shabbat et les fêtes juives selon le rituel de la Torah.

5 Relations entre juifs et cathares

Malgré toutes ces conditions favorables à leur épanouissement, l'étude d'éventuelles influences mutuelles entre juifs et cathares n'a pas encore trop intéressé la recherche moderne. Cela malgré le fait que le Catharisme ait poussé des racines et se soit développé au sud de la France et au nord de l'Espagne aux 12^{ème} et 13^{ème} siècles ; dans ces régions existaient d'importantes communautés juives et se plaça à la même époque les débuts de la Kabbale juive en tant que phénomène historique : c'est vers 1150 qu'est fixée par écrit, en Provence, la Kabbale (Isaac l'aveugle). Les chercheurs de notre époque tant du domaine des cathares que du domaine des kabbalistes ont ignoré les allégations des contemporains des uns et des autres. Même les spécialistes du Catharisme qui, comme Arno Borst, ont analysé les influences du temps et du lieu et les ont jugées dominantes (à côté de l'influence des bogomiles), n'ont pas examiné la possibilité d'une influence mutuelle entre cathares et kabbalistes. Pour autant que nous sachions, E. Delaruelle et R. Nelli sont les seuls à avoir pressenti cette possible influence lorsqu'ils soulignent les activités de ces deux courants de pensée à la même époque et dans le même environnement géographique et culturel, mais ils n'ont pas poussé leurs investigations pour étayer leur hypothèse.

6 La rue de la Juiverie et la rue des Bonshommes à St Gilles du Gard

Afin d'illustrer cette proximité géographique, il me semble opportun de mentionner ici une information peu connue. Elle a le mérite de projeter une lueur sur un aspect de la cité bien aimée des Comtes de Toulouse, avant la croisade contre les Albigeois. Il s'agit de Saint-Gilles du Gard dans le Languedoc, ville dont les Comtes de Toulouse tiraient leur origine à tel enseigne qu'ils s'octroyaient comme premier titre, avant tout autre, celui de Comte de St Gilles.

Les rues les plus proches de la cour de la mairie portaient, au Moyen âge, des noms significatifs qui se passeraient presque de commentaires. La rue de la juiverie et la rue des bonshommes, parallèles et peu écartées l'une de l'autre, donnaient sur ce qui fut peut-être (si l'on en croit toujours la tradition orale) l'une des plus larges entrées du château comtal. Dans la rue de la juiverie, qui a conservé son nom, se trouverait des traces de l'ancienne synagogue. Il tombe sous le sens que les juifs de Saint-Gilles avaient leur habitat dans la rue de la juiverie. La rue des bonshommes n'a pas conservé son nom ; selon la logique la plus élémentaire, il conviendrait de dire, aussi, que les cathares ou bonshommes avaient élu domicile dans la rue qui portait leur nom. Aucune information écrite n'est parvenue jusqu'à nous sur la place qu'occupaient les cathares dans Saint-Gilles. Il est permis seulement de supposer, grâce à un tel détail, que leur présence devait être bien tolérée, non seulement de la part des habitants, mais en outre de la part des Comtes.

Le simple fait que les cathares avaient leur rue est l'indication qu'ils constituaient peut-être un groupe assez fermé. Enfin, et ce n'est pas là le plus mince des arguments, la rue des bonshommes se trouvait dans le voisinage immédiat de la rue de la juiverie. Est-il besoin de rappeler que de tout temps et dans toutes les agglomérations, les juifs eurent leur propre quartier formant une colonie autour de leur synagogue ? Sans apporter l'ombre d'une nuance péjorative au terme « marginal », il est tentant de dire que la présence des bonshommes cathares paraîtrait on ne peut plus indiquée et naturelle dans la partie de la commune où résidaient les juifs, « marginaux » malgré leurs privilèges, puisqu'ils pratiquaient une religion minoritaire dans une cité où les catholiques dominaient plus que nulle autre part d'écrasante façon.

7 La recherche textuelle sur les rapports entre juifs et cathares

Parmi les chercheurs sur la Kabbale, Gershom Scholem affirme qu'on ne peut prouver formellement l'existence d'une interdépendance entre Catharisme et Kabbale, pas plus qu'on ne peut la nier ; mais tout compte fait, il n'admet pas cette influence. Il semble qu'on doit chercher l'origine de ce refus de la recherche moderne d'accepter une influence réciproque entre cathares et kabbalistes dans le fait qu'on a généralement attribué aux cathares ce que Gershom Scholem a appelé « l'antisémitisme métaphysique ». Cette attribution par les chercheurs est due au fait qu'il était généralement entendu que tous les cathares avaient nié l'Ancien Testament le considérant comme la doctrine du Dieu mauvais. Or cette opinion est erronée.

Une lecture nouvelle des sources anti-cathares et surtout des écrits cathares qui nous sont parvenus, prouve sans conteste que l'Ancien Testament n'a pas été refusé par tous les cathares. En effet, les dualistes dits absolus en ont accepté la plupart des livres, et un courant parmi eux l'a même accepté dans sa totalité. Quant à l'opinion selon laquelle les cathares dits mitigés, dans leur totalité et tout au long des siècles, auraient refusé la plupart des livres de l'Ancien Testament, elle est contredite par un texte écrit en provençal et identifié comme authentiquement cathare : il s'agit d'une glose cathare sur le Pater Noster dans laquelle on trouve cités comme autorités, des versets d'Isaïe, Jérémie, Ezéchiël, Osée, Michée, Malachie, des Psaumes, des Proverbes, de Job, du Cantique des Cantiques, des Lamentations, de Daniel et deux versets du Deutéronome. L'acceptation d'une partie des livres de l'Ancien Testament et des Prophètes par les cathares mitigés se manifeste également dans les additions et changements qu'ils apportent à deux écrits légendaires déjà reconnus par les bogomiles et qu'ils acceptent eux aussi : la Vision d'Isaïe et la Cène secrète. De la version populaire de la Vision d'Isaïe répandue parmi les cathares languedociens, on peut se faire une idée à travers l'un des témoignages déposés devant le tribunal de l'Inquisition. Le témoignage dit ceci :

« Un cathare avait des doutes concernant sa foi. Un ange lui apparut, le prit sur son épaule et le porta vers les cieux. Là ils passèrent d'un ciel à l'autre et, dans chacun de ces cieux, le cathare voulut rendre hommage au Seigneur du lieu, ce qui fut interdit par l'ange jusqu'à ce qu'ils soient arrivés au 7^{ème} ciel. Au 7^{ème} ciel, l'ange lui ordonna de rendre hommage au Père Saint de ce ciel, car c'était le Père Saint du peuple d'Israël. Les habitants de ce ciel chantaient les hymnes de Sion mieux que les habitants de tous les autres cieux ».

Terminant sa déposition, le témoin ajoute qu'il a entendu dire par les hérétiques que seront sauvés non seulement les esprits descendus du ciel mais tout le peuple d'Israël. Nous aurons à revenir sur cette allusion aux hymnes de Sion et au véritable Israël qui va être sauvé car ils sont deux des nombreux points communs entre les cathares et les qaraïtes, une secte juive qui prit naissance au 9^{ème} siècle et dont la présence est encore attestée au 12^{ème} siècle sur la même aire géographique que le Catharisme, d'Asie Mineure jusqu'en Espagne.

Autre remarque : il n'y a pas dans la théologie cathare de position claire envers le Judaïsme comme il en existe dans la théologie catholique. La seule source dans laquelle soit mentionnée la position cathare envers les juifs est constituée par les témoignages déposés au Tribunal de l'Inquisition, témoignages qui nous renseignent non pas sur la théologie cathare, mais sur la foi populaire répandue parmi les cathares. Dans certains de ces témoignages, les cathares refusent totalement la doctrine du Judaïsme, apportée par le Diable, dans d'autres ils considèrent simplement que cette doctrine est basée sur une erreur.

Il y a une mention des juifs dans un document authentiquement cathare intitulé « L'Eglise de Dieu ». Ce texte est une apologie qui accompagnait la glose du « Notre Père » dans le manuscrit de Dublin. Tout un chapitre est consacré à dénoncer les méfaits de l'Eglise de Rome comparée à

« un loup parmi les brebis et les chèvres car elle s'efforce de tyranniser les païens, les juifs et les gentils ; et surtout, elle persécute et met à mort la Sainte Eglise du Christ, laquelle souffre tout en patience, comme le fait la brebis qui ne se défend pas du loup ».

Dans ce texte l'allusion est claire : les brebis sont les cathares et les chèvres sont les païens, les juifs et les gentils. Tout comme les cathares ils sont persécutés mais ne sont pas de la même filiation que ces derniers. Ici la différence n'implique pas le rejet.

A la lumière de tout ceci, il ne semble pas qu'il y ait lieu de repousser à l'avance la possibilité d'une influence réciproque entre cathares et kabbalistes. Il serait intéressant à ce propos de procéder à une comparaison textuelle entre écrits cathares et écrits kabbalistes. C'est ce qu'a fait Shulamith Shahar, universitaire à Tel-Aviv, avec le Sépher Ha Bahir (le livre de la clarté) et une œuvre d'Abraham Aboulafia.

8 Les contacts d'Abraham Aboulafia

Comme nous l'apprend son autobiographie, Abraham Aboulafia est né à Saragosse en 1240 et a passé son enfance et sa jeunesse à Tudèle en Navarre ; au cours de ses pérégrinations, il vécut quelques années en Grèce et en Italie puis, rentré en Espagne, il s'installe à Barcelone. Comme nous le savons, il existait des centres cathares en Grèce et en Italie et quant au Nord de l'Espagne, c'est un fait connu que le voisinage avec le Languedoc était plus que géographique et politique : le climat spirituel était très proche. Des centres cathares se trouvaient dans cette région, des réfugiés cathares passaient de Languedoc en Navarre, en Catalogne et en Aragon aux 13^{ème} et 14^{ème} siècles.

Tout comme le Catharisme, la Kabbale juive s'est répandue au 13^{ème} siècle depuis les centres du Languedoc vers le Sud, en direction de la Catalogne, de Gérone et Barcelone, et des contacts étroits existaient entre communautés languedociennes et catalanes. Il est intéressant de noter qu'Aboulafia lui-même parle de ses contacts avec des mystiques non juifs. Il écrit qu'il en trouva parmi eux plusieurs qui croyaient davantage en Dieu que les juifs à qui Dieu l'avait envoyé en premier.

En deux endroits, Aboulafia parle de ses rapports avec ces mystiques non juifs. Une fois, relate-t-il, il s'entretint avec eux des trois méthodes d'interprétation de la Torah (littérale, allégorique et mystique), et il remarqua leur accord mutuel quand il conversa avec eux d'une manière confidentielle :

« Il n'y a aucun doute, dit-il, qu'il y a parmi eux des savants qui connaissent ce mystère ; ils eurent des entretiens secrets avec moi à ce sujet, et ils me révélèrent que c'était là leur opinion, sans aucun doute ; je jugeais alors qu'ils faisaient partie des « pieux », parmi les gentils ; il ne faut pas faire attention aux paroles des imbéciles de n'importe quelle nation, car la Torah ne fut donnée qu'aux maîtres du savoir ».

Une autre fois, il parle d'une « disputatio » (controverse ou débat) avec un savant chrétien auquel il s'était lié d'amitié et à qui il avait inspiré le désir de connaître le Nom de Dieu :

« A partir de ce jour, dit-il, il fit le vœu d'accepter de moi tout ce qui concerne les mystères de la Torah ; il se lia d'amitié avec moi et j'ai fixé dans son cœur la flèche du désir de connaître Dieu. Il est arrivé à reconnaître que la vérité est dans Moïse et dans sa Torah. Il ne faut pas dire plus de ce gentil ».

9 Similitudes d'idées entre Kabbale et Catharisme

Il n'est pas possible dans un tel exposé de relever tous les textes dans lesquels il y a une similitude d'idées entre Kabbale et Catharisme. Ceci fait l'objet d'un long travail en cours, mais nous pouvons d'ores et déjà en souligner les lignes essentielles.

Au 13^{ème} siècle, certains auteurs – juifs et chrétiens – ont démontré l'existence de relations, d'influences et de similitudes entre les premiers kabbalistes du Sud de la France et les hérétiques cathares ou albigeois. Ainsi Rabbi Asher ben David écrit-il à propos des premiers kabbalistes : « Ils s'imaginaient dans leur cœur qu'ils croient en deux principes », et le moine espagnol Luc de Tuy écrit de son côté au milieu du 13^{ème} siècle, à propos des cathares : « Les hérétiques simulent perfidement les juifs ». Il faut rappeler ici que le terme « perfide » pour désigner les juifs est repris de la liturgie de la semaine sainte où, parmi les prières solennelles, l'une d'elle était destinée à la conversion des « perfides juifs ».

Chez Aboulafia on trouve les mêmes exigences de haute moralité et de fermeté de caractère, quand il accepte d'initier des disciples à sa Kabbale, que celles en vigueur chez les cathares. Tout comme ces derniers, la tendance à l'ascétisme était très poussée chez lui, ce qui fut aussi le cas dans d'autres groupes juifs du 12^{ème} siècle dont nous aurons à parler.

Une idée qui se trouve dans les commentaires d'Aboulafia aussi bien que dans les écrits cathares est celle de la réincarnation expliquée à travers des mythes ; il faut rappeler que le mot mythe signifie avant tout une parole exprimée dont dérivent entre autres les idées de conseil, d'ordre, de prescription, de résolution, de décision et de projet. Or c'est bien dans ce sens là que les idées sur la réincarnation sont développées par Aboulafia et les cathares. Mais ce qui semble bien être le résultat de leur influence réciproque c'est la méthode d'interprétation de la Torah qu'il développe dans son ouvrage « les 7 voies de la Torah ». Le sens général de chacune des voies est semblable à celui de chacune des « 7 substances » décrites dans la glose du Notre Père cathare. Ces deux textes décrivent ce qu'est l'Être ou le développement en 7 étapes de la conscience de l'Être. Ils contiennent tous deux une ontologie, une véritable science de l'Être.

Cette étude de la Torah se déroulait chez les juifs du Moyen âge dans les mêmes conditions d'ascétisme que l'étude de l'Être chez les cathares. Les traits que ce phénomène a de commun avec le monachisme chrétien, d'une part, et la condition des parfaits cathares et des ascètes juifs, d'autre part, saute réellement aux yeux. Ainsi, chez les juifs de cette époque, nous entendons parler de plus en plus en France, et surtout dans le Midi, de docteurs surnommés ha-parush l'ascète, ou ha-nazir, le naziréen. Nous possédons l'exacte définition de ces notions dans un texte qui a été composé dans ces régions au début du 13^{ème} siècle ou tout au plus quelques années auparavant :

« On installe des savants qui ont à charge de s'occuper sans relâche de la Torah, afin de faire accomplir par la communauté le devoir d'étude de la Torah, et afin que le règne du ciel ne subisse aucun détriment. Perushim [littéralement : qui sont détachés] est le nom de savants qui se vouent exclusivement à l'étude de la Torah ; on les appelle dans le langage de la Mishna Perushim et dans le langage de la Bible, Nezirim... et le détachement [des affaires du monde] conduit à la pureté ».

De cette détermination, il ressort que cette institution, en France, a un point commun avec le mouvement ascétique de « Ceux qui portent le deuil de Sion », Abeley Sion, qui était répandu, de nombreux siècles plutôt, au Proche-Orient et notamment en Palestine ; le voyageur Benjamin de Tudèle en avait encore trouvé des vestiges à Jérusalem au 12^{ème} siècle, en Arabie du Sud et même en Allemagne. Or nous retrouvons cette référence à Sion dans les textes cathares qui citent le Psaume 137 :

« Sur les rives des fleuves de Babylone, là nous nous assîmes, et nous pleurâmes au souvenir de Sion ».

Rappelons ici le témoignage devant le tribunal de l'inquisition concernant les habitants du 7^{ème} ciel qui « chantaient les hymnes de Sion mieux que tous les habitants de tous les autres cieux ». Une autre déposition de Pierre Maury devant l'inquisiteur Jacques Fournier au sujet de Pierre Autier, l'un des tout derniers « parfaits » cathares, se réfère explicitement à Sion. Un autre exposé du même récit, donné lors d'une réunion de croyants à Arques dans l'Aude en 1300, précise que les esprits descendus du ciel sont tristes et affligés sur la terre, ce qui est justement l'état de « Ceux qui font le deuil de Sion ».

L'autre groupe ascétique qui présente les mêmes caractéristiques que les cathares et les Abeley Sion est celui des qaraïtes. Dans leur Commentaire des Petits Prophètes, ils désignaient les « Pauvres » ou les « Humbles » comme étant les « Parfaits » et « Ceux qui font le deuil de Sion ». Mais comme il est attesté que les qaraïtes ont hérité d'une partie de la littérature essénienne, il n'est donc pas étonnant de retrouver chez eux la même terminologie exprimant les mêmes idées ; cela est prouvé par le rouleau des Psaumes de la grotte 11 de Qumram qui contient un hymne que l'un des éditeurs a intitulé « Hymne à Sion ». Tout comme les cathares et les qaraïtes, l'auteur de l'hymne évoque la perte de Sion et l'espoir de la retrouver :

« Tes fils se réjouiront en ton sein et tes bien aimés se joindront à toi. Comme ils ont espéré en ton salut et comme tes parfaits ont fait le deuil sur toi ».

L'ensemble de l'hymne décrit aussi la lutte que mènent les fils d'Israël contre les ennemis de l'intérieur et de l'extérieur pour reconquérir Sion. Il présente la trame d'un « scénario » tout à fait parallèle à celui contenu dans la déposition de Pierre Maury citée plus haut.

10 Origine et transmission du Catharisme

Tout ceci amène à la question de l'origine du Catharisme et de sa transmission jusqu'au Moyen-âge que des travaux récents permettent de reconsidérer. Au lieu de devoir passer par les pauliciens et les bogomiles comme on le faisait habituellement pour retrouver les cathares du 12^{ème} siècle et établir la continuité entre gnosticisme, manichéisme de l'époque antique et néo manichéisme médiéval, on ferait, grâce aux qaraïtes, l'économie de trois siècles. Il faut d'ailleurs se rappeler que les relations à partir des années 800 sont beaucoup plus fréquentes entre Orient et Occident : les qaraïtes eurent l'esprit missionnaire et essaimèrent en Occident ; dès le 10^{ème} siècle on en connaît en Espagne. Ne faudrait-il pas étudier leur influence ?

Ne pourrait-on même éviter ces étapes en Orient, qui jusqu'à lors paraissaient indispensables ? Au lieu de transiter par les Balkans des bogomiles en mettant six ou sept siècles, ne pourrait-on imaginer que le Gnosticisme se serait maintenu dans ce même Occident d'une manière plus ou moins clandestine ? Dans les synagogues se conservaient parfois de vieilles bibliothèques contenant certaines survivances des littératures religieuses des premiers siècles chrétiens ; dans le climat de libéralisme doctrinal qui caractérise le Languedoc au 12^{ème} siècle, rabbins et parfaits cathares ont pu se communiquer leurs livres et s'accorder sur certains thèmes.

Un lien entre la doctrine juive des premiers siècles après J.C. et la Kabbale du 12^{ème} siècle apparaît dans l'usage similaire de la symbolique et de la terminologie gnostiques qu'on retrouve également dans le Catharisme. Certains thèmes gnostiques abordés dans le Sépher ha Bahir sont présents dans les mythes cathares d'influence gnostique. Ainsi le Gnosticisme, combattu et virtuellement ruiné dans la grande Eglise des Pères, aurait-il poursuivi ou retrouvé une existence souterraine grâce à l'abri que lui offrirent les synagogues ?

Shulamith Shahar a publié un essai de comparaison entre ces textes mais uniquement pour les mythes nettement identifiables ; la comparaison est aussi probante avec d'autres passages du Bahir mais rendue plus difficile en raison du principe de composition du livre. L'existence des lignes de ressemblance entre écrits cathares et Bahir apporte par elle-même une preuve fondamentale aux spéculations des savants sur une influence réciproque entre le Catharisme et la Kabbale du 12^{ème} siècle. La ressemblance peut être aussi le fruit d'un développement antérieur, indépendant dans chacun des deux mouvements religieux ; dans ce cas, si la ressemblance n'est pas une simple coïncidence, elle est l'expression de l'existence de motifs proches dans le contexte des manières de penser, dans les expressions religieuses de groupes de même préoccupation.

Or au 12^{ème} et 13^{ème} siècle nous retrouvons les mêmes préoccupations chez ces groupes que celles qui existaient au début du Christianisme chez les juifs, les judéo-chrétiens et les gnostiques. Le dialogue s'était-il poursuivi secrètement tout au long des siècles ou fut-il repris après une longue interruption ? La question reste aujourd'hui entière.